Quand un homme parle la langue d'un pays et d'une époque déterminés, nous affirmons sans hésiter : cet homme a vécu dans tel pays et à telle époque. Le prophète qui a écrit les visions connues sous le nom de Daniel a parlé la langue de l'art chaldéen, à l'époque de Nabuchodonosor et de ses successeurs, pendant que Babylone était encore florissante; non celle de la Palestine, quatre cents ans plus tard sous la domination des Séleucides; il vivait donc et il a écrit en Chaldée, du temps de la captivité de Babylone. Aucun critique ne songerait à le nier, si ces visions n'étaient pas des prophéties.

CHAPITRE V.

LES ÉVANGILES.

Après l'Ancien Testament, le Nouveau. M. Renan n'a pu croire à une Église qui lui présente le livre de Daniel comme authentique; il n'a pu croire non plus à une Église aux yeux de laquelle des Évangiles pleins de contradictions choquantes sont des écrits inspirés. Il revient à plusieurs reprises sur ce point.

« En fait de contradictions, par exemple, il n'y a pas, dit-il, d'esprit dégagé de préoccupations théologiques qui ne soit forcé de reconnaître les divergences inconciliables entre les synoptiques comparés les uns avec les autres[1]. » Et plus loin : « La question de savoir s'il y a des contradictions entre le quatrième Évangile et les synoptiques est une question tout à fait saisissable. Je vois ces contradictions avec une évidence si absolue que je jouerais là-dessus ma vie, et par conséquent mon salut éternel, sans hésiter un moment. Dans une telle question, il n'y a pas ces arrière-plans qui rendent si douteuses toutes les opinions morales et politiques[2]. »

C'est pour la première fois que M. Renan nous présente une objection « tangible » et qui sorte du domaine de la métaphysique. Il rejette Isaïe, Daniel, parce qu'ils contiennent des prophéties, c'est-à-dire du surnaturel, question

[1] *Revue des deux mondes*, 1er novembre 1882, p. 16 (*Souvenirs*, p. 295).

[2] *Revue des deux mondes*, 1er novembre 1882, p. 17 (*Souvenirs*, p. 298-299).

de métaphysique, mais il condamne les Évangiles, parce qu'ils se contredisent d'une manière flagrante, question de fait qui peut être aisément vérifiée de tous. Cependant il ne se dégage pas encore du miracle aussi complètement que pourraient le faire croire les apparences, et le surnaturel, toujours attaché à ses pas comme un instrument de la vengeance divine, est encore ici une des causes de son incrédulité.

M. Renan est en effet contraint d'avouer implicitement que ce qu'il appelle les contradictions des Évangiles n'en détruit point la valeur historique. Si c'étaient des livres purement humains, les divergences qu'il y remarque ne sauraient le surprendre et il n'aurait rien à redire. Ce qui donne, à ses propres yeux, de la force à son objection tirée du désaccord des Évangélistes, c'est que ces livres lui sont présentés comme inspirés, ou pour parler son langage, comme miraculeux.

« L'orthodoxie oblige de croire que les livres bibliques sont l'ouvrage de ceux à qui les titres les attribuent. Les doctrines catholiques les plus mitigées sur l'inspiration ne permettent d'admettre dans le texte sacré aucune erreur caractérisée, aucune contradiction, même en des choses qui ne concernent ni la foi, ni les mœurs. Or mettons que, parmi les mille escarmouches que se livrent la critique et l'apologétique orthodoxe sur les détails du texte prétendu sacré, il y en ait quelques-unes où, par rencontre fortuite et contrairement aux apparences, l'apologétique ait raison : il est impossible qu'elle ait raison mille fois dans sa gageure, et il suffit qu'elle ait tort une seule fois pour que la thèse de l'inspiration soit mise à néant. Cette théorie de l'inspiration, impliquant un fait surnaturel, devient impossible à maintenir en présence des idées du bon sens moderne. Un livre inspiré est un miracle. Il devrait se présenter dans des conditions où aucun livre ne se présente. — Vous

n'êtes pas si difficile, dira-t-on, pour Hérodote, pour les poèmes homériques. — Sans doute, mais Hérodote, les poèmes homériques ne sont pas donnés pour des livres inspirés[1]. »

Ainsi, du propre aveu de M. Renan, les contradictions des Évangiles ne leur enlèvent point leur valeur humaine; elles détruisent seulement leur valeur divine; qu'on ne les regarde plus comme inspirés et alors on les traitera comme les histoires d'Hérodote.

Certes, nous sommes loin de contester qu'un livre inspiré doive « se présenter dans des conditions où aucun livre ne se présente. » Assurément, dans une œuvre d'origine divine, il ne peut y avoir de taches comme dans une œuvre humaine.

..... Non ego paucis
Offendar maculis,

même dans un génie; j'en serais choqué dans ce qui émane du Saint-Esprit. Aussi verrons-nous tout à l'heure que ces contradictions, d'une évidence si absolue que M. Renan « jouerait là-dessus sa vie et son salut éternel, » ne sont qu'apparentes et ne portent jamais sur le fond des choses.

Mais avant d'entrer dans cette discussion, nous avons une réflexion importante à faire. Admettons un instant que les Évangiles soient purement humains; admettons qu'ils renferment des contradictions certaines, ils auront du moins le droit, dans ce cas, de partager le bénéfice de toutes les productions de l'esprit humain, c'est-à-dire qu'on ne pourra récuser leur témoignage, lorsqu'ils seront tous d'accord sur les mêmes faits, surtout quand leur témoignage sera confirmé par les autres écrits du Nouveau Testament et des écrivains des premiers siècles de notre ère. On ne pourra

[1] *Revue des deux mondes*, 1er novembre 1882, p. 15 (*Souvenirs*, p. 294-295).

plus les traiter comme des *outlaws* et on les mettra sur le même pied qu'Hérodote et les poèmes homériques. Eh bien! si on ne leur refuse pas cette justice élémentaire, si on ne les place pas hors la loi, comment pourra-t-on refuser de croire que Jésus a opéré des miracles, puisque tous, sans exception, S. Matthieu, S. Marc, S. Luc, S. Jean, S. Paul, s'accordent à dire qu'il en a faits? Et si Jésus a fait des miracles, pour établir sa mission divine, comment pourra-t-on refuser de reconnnaître en lui un Dieu?

C'est ainsi que raisonnent ces théologiens, à qui M. Renan refuserait volontiers le sens commun, pour le réserver aux incrédules, quoique ces derniers soient, grâce à Dieu, le petit nombre. Ce raisonnement n'est pas sans valeur, puisqu'il a converti le monde, l'incrédule S. Thomas, les Grecs raffinés et les Romains positifs, S. Denys l'aréopagite et le grand S. Augustin. Il conduit au surnaturel, mais il ne le présuppose pas; il ne s'appuie point sur des fondements ruineux ou tant soit peu contestables, mais sur ce qui est admis par tout le monde, sans excepter les rationalistes, qui acceptent en principe la valeur du témoignage, sur les points au sujet desquels tous les témoins sont d'accord.

C'est là-dessus que repose tout l'édifice de la théologie catholique. Si la base est solide, l'édifice l'est aussi, car M. Renan le reconnaît, « c'est un édifice dont les pierres sont liées par des tenons de fer[1]. » Il est vrai qu'il juge « la base d'une faiblesse extrême, » mais parce qu'il se donne le change à lui-même et au lecteur. « Cette base, poursuit-il, c'est le traité *de la vraie Religion*, lequel est tout à fait ruineux[2]. » Et pourquoi? Le miracle, toujours

[1] *Revue des deux mondes*, 1er novembre 1882, p. 11 (*Souvenirs*, p. 282).

[2] *Revue des deux mondes*, 1er novembre 1882, p. 11 (*Souvenirs*, p. 282).

le miracle. M. Renan n'a pas d'autre objection à faire; il n'a pas d'autre mot à dire; le miracle produit sur lui l'effet du manteau rouge sur le taureau, il l'irrite et l'aveugle. Pourquoi le traité *de la vraie Religion* est-il ruineux? Parce que « non seulement on n'arrive pas à établir que la religion chrétienne soit plus particulièrement que les autres divine et révélée; mais on ne réussit pas à prouver, que, dans le champ de la réalité attingible à nos observations, il se soit passé un fait surnaturel, un miracle[1]. » M. Renan suppose donc que la théologie s'appuie sur le miracle comme sur son premier fondement. C'est là un faux exposé, une erreur positive. La théologie présente le Christianisme comme un fait historique; son existence se démontre comme celle de tous les faits historiques, par le témoignage; ce témoignage, elle le cherche dans les quatre Évangiles, considérés alors, non pas comme des livres inspirés, mais comme des documents purement humains; de leur accord évident et incontestable sur les points essentiels, elle conclut ensuite que Jésus-Christ a fait des miracles et qu'il est Dieu, mais son point de départ est purement rationnel, humain; ce n'est qu'à la seconde étape qu'apparaît le surnaturel. La base du traité de la Religion, et par conséquent de la théologie tout entière, est donc une base rationnelle, nullement surnaturelle, parfaitement solide et à l'abri de toute attaque. C'est ce que M. Renan ne pourrait s'empêcher de reconnaître, même en ne considérant les Évangiles que comme de simples livres humains, s'il n'était aveuglé par l'esprit de parti.

Le théologien sait qu'il doit respect et obéissance aux manifestations divines, mais comme le rationaliste lui-même, il ne veut rien croire qu'à bon escient, et de même qu'il

[1] *Revue des deux mondes*, 1er novembre 1882, p. 11 (*Souvenirs*, p. 282).

n'accepte pas le témoignage humain sans contrôle, il ne s'incline devant le témoignage divin qu'après vérification.

Telle est la doctrine chrétienne, parfaitement logique et raisonnable. Après avoir ainsi démontré la divinité de Jésus-Christ, la théologie établit, par une série de preuves et de déductions, l'autorité de l'Église. Jusque-là, elle s'est bornée à tirer les conclusions qui découlent des faits consignés dans les Évangiles, considérés uniquement comme documents humains. L'inspiration des Livres Saints n'a joué encore aucun rôle dans les thèses qu'elle a établies. C'est maintenant seulement que cet élément notable de la foi chrétienne va prendre sa place dans la science sacrée. L'Église, dont l'autorité a été démontrée, intervient alors avec le pouvoir qui lui appartient : elle définit que les livres qui composent le canon des Écritures sont inspirés, c'est-à-dire écrits sous l'impulsion de Dieu, par des hommes que l'Esprit Saint a garantis de toute erreur. A partir de ce moment, la Bible prend dans les discussions de la théologie une valeur spéciale. Son témoignage, qui n'avait été accepté jusque-là qu'avec le même contrôle et dans les mêmes conditions que pour un livre ordinaire, est désormais décisif; ses privilèges commencent, mais on le voit, ce n'est qu'après avoir été bien et dûment constatés[1].

Ses privilèges créent du reste aux théologiens, nous n'avons garde de le méconnaître, des obligations nouvelles.

[1] M. Renan dit d'Augustin Thierry : « M. Augustin Thierry fut toujours pour moi un vrai père spirituel. Ses conseils me sont toujours présents à l'esprit. » *Revue des deux mondes*, 15 novembre 1882, p. 259 (*Souvenirs*, p. 371). Or voici ce qu'Augustin Thierry disait à M. Hamon, curé de Saint-Sulpice : « L'office de la raison est de nous démontrer que Dieu a parlé aux hommes par Jésus-Christ; et une fois ce grand fait démontré par l'histoire, la raison n'a plus droit de discuter; son devoir est d'apprendre par l'Évangile et par l'Église ce que Dieu a dit et de le croire; c'est le plus noble usage qu'elle puisse faire de ses facultés. » L. Branchereau, *Vie de M. Hamon*, 1877, p. 245.

Les livres sacrés qui auparavant, pour l'usage qu'on en faisait, n'avaient pas besoin d'être plus parfaits et plus impeccables que tout autre livre humain, doivent se présenter maintenant « dans des conditions où aucun autre livre ne se présente. » Cela est parfaitement juste. Il ne doit donc pas y avoir, d'après le sentiment commun des catholiques, de ces menues contradictions et de ces inexactitudes légères qui sont naturelles dans une œuvre humaine, mais seraient inexplicables dans une œuvre divine. Aussi n'y a-t-il pas de contradictions dans les Évangiles.

Ne nous faisons pas cependant une idée fausse de la perfection qui doit caractériser un livre inspiré, afin de pouvoir ensuite le prendre en défaut. Il faut toujours se tenir en garde contre les exagérations. L'inspiration est un fait surnaturel et divin, mais ceux qu'elle fait parler sont des hommes, la langue qu'ils emploient est humaine, les moyens dont ils se servent pour transmettre et communiquer leur pensée sont humains. L'Esprit Saint ne supprime pas la nature, il inspire la pensée à l'auteur sacré, mais il lui laisse d'ordinaire le soin de la couvrir du vêtement du langage; il ne lui révèle pas les mots, il les abandonne à son libre choix, en veillant seulement à ce qu'ils rendent exactement le sens de la pensée divine.

L'écrivain inspiré n'est pas un instrument inconscient, mais un instrument intelligent et jouissant de ses facultés naturelles, dont il se sert pour rendre avec docilité les idées de Dieu. Telle est l'opinion commune des théologiens sur l'inspiration. L'inspiration ne change pas la nature du langage, elle n'en fait point quelque chose de miraculeux, elle ne lui donne pas, en un mot, une perfection absolue qui ne peut appartenir d'ailleurs à aucune chose créée. De plus, le livre inspiré, tel qu'il sort de la plume de son auteur, est exempt de toute erreur, néanmoins ce livre, en passant par la main des copistes, est soumis aux accidents de la trans-

cription. Dieu veille sans doute à ce que sa doctrine ne soit pas gravement altérée, mais il ne fait pas de miracle pour prévenir ces fautes de détail qui se glissent dans tous les manuscrits, soit par la négligence des copistes, soit par des erreurs involontaires de lecture, lorsque le texte est mal écrit ou difficile à déchiffrer. Il peut donc y avoir et il y a, en effet, des fautes de copiste dans la Bible. La preuve en est dans les variantes des manuscrits, qui ne s'accordent pas sur des points nombreux, quoique tous de légère importance.

Ces observations suffisent déjà pour résoudre une partie des difficultés que l'on fait contre les Livres Saints, mais elles ne résolvent point cependant toutes les objections tirées des contradictions apparentes des Évangiles.

Ces contradictions apparentes existent, elles ont été remarquées de tout temps et saint Augustin a cru qu'il valait la peine de s'en occuper, pour répondre aux scrupules des esprits pointilleux; c'est dans ce but qu'il a composé, vers l'an 400, son livre *De consensu Evangelistarum*. Avant cette époque, diverses sectes gnostiques, Celse, Porphyre, Julien avaient relevé avec un soin jaloux et malveillant tout ce qu'ils appelaient eux aussi, comme M. Renan, les contradictions des Évangiles. L'évêque d'Hippone vengea les Évangiles des attaques de leurs ennemis, et son écrit est toujours là pour répondre à leurs imitateurs. Il n'a pas toujours su éviter, parce qu'elles étaient dans sa trempe d'esprit, ces subtilités qui déplaisent si fort à M. Renan, quoiqu'elles lui soient si familières, mais il y a posé ces principes sains d'interprétation et de concorde qui suffisent pour dissiper tous les nuages. M. Renan lui-même en aurait été certainement surpris et frappé, s'il avait fréquenté saint Augustin et les Pères, comme il a fréquenté Gesenius et les Allemands[1].

[1] Saint Augustin dit, par exemple : « Omnino jam certum esse debet, et regulariter teneri in talibus quæstionibus, neminem moveri oportere, cum ab alio dicitur, quod ab alio prætermittitur... Ex qua universa varietate verborum, rerum autem sententiarumque concordia, satis apparet, salubriter nos doceri, nihil quærendum in verbis nisi loquentium voluntatem : cui demonstrandæ invigilare debent omnes veridici narratores, cum de homine, vel de angelo, vel de Deo aliquid narrant; horum enim voluntas verbis promi potest, ne de ipsa inter se aliquid discrepent... Quidquid diverso modo ab alio dicitur, ab eadem sententia non recedit. » *De consensu Evang.*, II, 96, 97, 101. Ed. Bened., t. III, 2a pars, col. 73, 74, 76. Cf. aussi, II, 55 : « Una eademque sententia est,... nec opus est quærere quid horum potius Christo dictum sit. Sive enim aliquid horum trium dixerint, sive alia verba quæ nullus Evangelistarum commemoravit, tantumdem tamen valentia ad eamdem sententiæ veritatem, quid ad rem interest? » *Ibid.*, col. 56.

Vers le même temps où saint Augustin établissait en Afrique l'accord des évangélistes, un autre illustre docteur le faisait en Syrie avec plus de succès encore[1]. Saint Jean Chrysostome est la gloire de l'école chrétienne d'Antioche; il est peut-être le plus remarquable des exégètes qu'ait produits l'Église. Ses Homélies sur saint Matthieu sont le chef-d'œuvre de ce grand homme, et elles ont toujours joui de la plus haute réputation. Quand, en 1244, le jeune religieux de saint Dominique qui devait être saint Thomas d'Aquin fut amené pour la première fois à Paris, par son général, Jean le Teutonique, celui-ci, rapporte un vieux chroniqueur, se plaisait à lui montrer cette cité dès lors magnifique, Notre-Dame élevant déjà dans l'île son immense voûte et ses solides tours, les édifices inégaux et pressés qui ondulaient sur les deux rives de la Seine. — Que donneriez-vous, frère Thomas, pour être le roi de cette grande ville, le maître de cette illustre cité? lui demanda Jean le Teutoni-

[1] On rapporte les Homélies de saint Jean Chrysostome sur saint Matthieu aux dernières années de son séjour à Antioche, entre l'an 390 et l'an 398. Voir *Operâ*, Préface de Montfaucon, Migne, *Patr. gr.*, t. LVII, p. 2.

que. — J'aimerais mieux, répondit-il, les commentaires de saint Jean Chrysostome sur saint Matthieu[1].

Les Homélies sur saint Matthieu ne sont pas seulement un commentaire, elles sont en même temps une harmonie fort remarquable des quatre Évangiles. L'auteur montre avec beaucoup de justesse, dans son admirable langage, comment les oppositions, les antithèses qui semblent exister dans les biographies diverses du Sauveur, lorsqu'on n'y jette qu'un coup d'œil superficiel, ne sont qu'apparentes; elles n'ont rien de réel dans le fond et s'expliquent sans difficulté. Les Évangélistes ont un accent de sincérité qui est irrésistible pour tous les esprits non prévenus[2]. Les mêmes faits ne sont pas présentés absolument sous le même jour, mais quoi d'étonnant? L'expérience quotidienne nous apprend que chacun envisage une même chose à son point de vue propre et par là même sous un aspect différent. Plusieurs ont été témoins du même événement; chacun le raconte à sa manière, sans sortir de la vérité, parce que l'un a plus spécialement remarqué tel détail; l'autre, tel autre. Il y a ainsi des divergences, mais il n'y a point de contradictions. En d'autres cas, les Évangélistes ont réellement raconté des miracles différents. Beaucoup de prodiges, de guérisons se ressemblaient par quelques traits. On aurait tort de les confondre ensemble, à cause d'une similitude partielle et ac-

[1] « Dicebat Thomas malle se uti frui Chrysostomi libris in Matthæum quam possidere fruique Lutetia Parisiorum, clarissima urbe. » Papir. Massonis *Libri sex de Episcopis Urbis*, l. VI; in (Summ. Pont.) Joa. XXI, in-4°, Paris, 1586, folio 279 b. Cf. J. Bareille, *Histoire de S. Thomas d'Aquin*, 4e édit., 1862, in-8°, p. 97.

[2] Les évangélistes n'ont jamais eu à faire la confession suivante : « Depuis 1851, je ne crois pas avoir fait un seul mensonge, excepté naturellement les mensonges joyeux, etc..., et aussi les petits faux-fuyants littéraires exigés en vue d'une vérité supérieure par les nécessités d'une phrase bien équilibrée. » E. Renan, *Revue des deux mondes*, 15 novembre 1882, p. 256 (*Souvenirs*, p. 363).

cidentelle. Les merveilles opérées par Jésus-Christ ont été innombrables[1]; il a fallu faire un choix parmi elles; les uns ont choisi celles-ci, les autres celles-là. Il ne pouvait en être autrement, et ces légères différences de forme, si elles sont une pierre de scandale pour quelques esprits faibles, ont néanmoins l'avantage de montrer aux hommes sans préjugés, le caractère véritablement historique des Évangiles. « Quoi donc? s'écrie l'orateur d'Antioche, supposant un dialogue entre son auditoire et lui, n'était-ce pas assez d'un Évangéliste pour tout dire? — Sans doute, un aurait pu suffire, mais dès lors qu'il y en a quatre qui n'ont écrit ni dans le même temps, ni dans le même lieu, qui ne se sont jamais réunis pour se concerter et qui néanmoins parlent tous comme s'ils n'avaient qu'une même bouche, cette conformité de témoignage est une preuve plus grande de la vérité. — Oh! dira-t-on, c'est tout le contraire; souvent, ils diffèrent entre eux. — Ces différences mêmes sont la preuve la plus forte de leur véracité. S'ils étaient parfaitement d'accord pour les moindres circonstances, sur le temps, sur le lieu, et jusque dans les termes mêmes, aucun de nos ennemis ne voudrait croire qu'ils ont écrit sans se concerter ensemble; ils soutiendraient que c'est le résultat d'une entente tout humaine, non l'expression de la simple vérité. Mais les différences qu'on observe dans ces petits détails mettent les Évangélistes à l'abri d'un pareil soupçon et sont une preuve éclatante de leur bonne foi. Quant aux divergences sur les temps et les lieux, elles ne nuisent aucunement à la vérité du récit, c'est ce que, avec l'aide de Dieu, nous nous efforcerons de vous montrer dans la suite. Observez du reste, je vous prie, que, pour les choses principales,... il n'existe pas entre eux la moindre discordance. Ils disent tous, par exemple, que Dieu s'est fait homme,

[1] Cf. Joa., XXI, 25.

qu'il a fait des miracles, qu'il a été crucifié, qu'il a été enseveli dans le tombeau, qu'il est ressuscité... Sur tous ces points, ils sont en parfait accord. Quant aux miracles, si chacun n'a pas tout dit, si l'un rapporte une chose et l'autre une autre, il n'y a pas lieu d'en être surpris. Si un seul avait tout dit, les trois autres eussent été inutiles; si chacun d'eux avait dit des choses différentes et nouvelles, on n'aurait su comment les accorder ensemble. C'est pourquoi ils ont tous beaucoup de traits communs, mais de plus ils en ont qui leur sont propres, afin que l'on puisse voir combien il était à propos qu'ils fussent plusieurs et afin que la vérité et l'exactitude de leur récit devînt ainsi manifeste[1]. »

Voilà le langage de la raison et de la vérité. Quatre portraits de Louis XIV, tous fidèles, tous ressemblants et œuvres de peintres habiles, diffèrent néanmoins d'une manière sensible. Ce sont ces différences que M. Renan appelle contradictions dans les Évangiles. La plume est aussi un pinceau, les mots sont des traits et des couleurs, l'écrivain est un peintre. La physionomie de l'homme est chose complexe. Ni le peintre ni l'écrivain n'en peuvent rendre toutes les nuances. Chacun voit son sujet sous un certain angle, il le saisit avec plus ou moins de force, plus ou moins de vie, selon l'étendue de son talent; il ne l'épuise jamais.

Mais si ce sujet est le Sauveur des hommes, combien plus le génie lui-même sera-t-il impuissant à reproduire cette figure divine! L'écrivain inspiré ne dispose, pour exprimer sa pensée, que des moyens humains, c'est-à-dire du langage humain. Dieu excite son esprit, dirige ses conceptions, l'empêche de dévier jamais, mais il lui laisse, de l'avis de tous, ses facultés natives, son caractère, son

[1] Saint Jean Chrysostome, *Hom. I in Matt.*, t. LVII, col. 16-17.

style, qui n'est pas le même dans Isaïe et dans Ézéchiel, dans saint Luc et dans saint Jean. Là est l'explication des différences entre le quatrième Évangile et les trois synoptiques, entre les récits divers des mêmes faits dans le Nouveau comme dans l'Ancien Testament[1].

[1] Le lecteur qui désirerait une discussion plus détaillée sur l'harmonie et la concorde des quatre Évangiles n'a qu'à lire l'excellent livre de M. Wallon, *De la croyance due à l'Évangile, examen critique de l'authenticité des textes et de la véracité des récits évangéliques*, 2e partie, ch. VI, 2e édit., in-8°, Paris, 1866, p. 430-472. M. Wallon est collègue de M. Renan à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et secrétaire perpétuel de cette compagnie. La foi chrétienne de plusieurs membres éminents de l'Institut embarrasse M. Renan. Il a essayé d'expliquer comment on pouvait être savant sans cesser d'être chrétien. Il n'a pas, que je sache, imaginé encore d'explication pour rendre compte du Christianisme des membres de l'Académie des Inscriptions. Dans ses *Souvenirs*, il écrit : « Comment associa-t-il (M. Pinault, professeur de sciences au séminaire d'Issy) à des études qui, selon nous, excluent la foi au surnaturel, un catholicisme fervent? De la même manière que M. Cauchy fut à la fois un mathématicien de premier ordre et un fidèle des plus dociles; de la même manière que l'Académie des sciences possède encore aujourd'hui dans son sein un grand nombre de croyants. » Cette manière, la voici : « Pour bien comprendre cela (l'impossibilité de constater le miracle), il faut avoir l'habitude de la critique des textes et de la méthode historique; or voilà ce que les mathématiques ne donnent en aucune façon. » *Revue des deux mondes*, 1er décembre 1881, p. 736-737 (*Souvenirs*, p. 237-238). Mais les membres de l'Académie des Inscriptions, n'ont-ils donc point « l'habitude de la critique des textes? » Plusieurs d'entre eux, bons chrétiens, l'ont tout aussi bien que M. Renan, seulement ils ne sont pas sceptiques. Voir plus haut, p. 570, note, les paroles d'Augustin Thierry que nous avons rapportées. Encore une fois, la question du surnaturel, malgré les affirmations répétées de M. Renan, n'est pas une question de critique historique ou d'exégèse, mais de métaphysique. M. Renan a dit vrai, quand il a avoué, dans la Préface de la 13e édition de la *Vie de Jésus*, p. VI, en répondant aux objections qui lui avaient été faites : « Ces deux négations (miracles et inspiration des Évangiles) ne sont pas chez nous le résultat de l'exégèse, elles sont antérieures à l'exégèse. »